

À propos des *Fictions géographiques*, 2024 (extraits)

*Si les intuitions n'avaient jamais existé, nous n'aurions jamais su que nous avions une. L'espace concret, sécable, tangible et réel aurait été tout ce qu'il y avait – la seule intuition qui nous était permise aurait été ce creux dans la fiction d'image ; et parce qu'elle fut peut-être la seule, elle aurait été incapable de se reconnaître comme une intuition*

Interroger l'image comme une « fiction géographique », ou la « fiction géographique » non pas « comme » mais dans l'image : sans même en occulter les remous, les reflets, ses parenthèses, ses spectres, sans même en éprouver « l'usure », les corps visibles qui se délient en vibration, la diffusion des perspectives aux caractères éphémères, la traduction des sources reprises, des forclusions et des ouvertures, et se laisser entraîner sous le tourbillon dynamique des images, à bouleverser la linéarité, les frontières entre genres, et où par-là même s'ébauche la projection graphique de ces « plans-tumultes » articulés, aux traits rapides, qui juxtaposent des images paradoxales, poreuses, en ces espaces dédiés à la matérialité d'une mémoire, de ses contrastes syncopés et indécis, une extension, une dérive à ne pas nommer, mais à « toucher » cet espace, cet espace propre, de la « trans-parition ».

Le « battant » de la fiction dans l'image, glissant, la « frontière » mouvante et profonde de sa présence « dissipative » sur le fond d'une image stable, « stimulant/simulant » les brassages, les échanges, des espaces indépendants, ces phénomènes de frontières, de liminalités, de révélations des plans, de fictions, sont créateurs de paysage, « d'habitats » pour l'image, de « fictions géographiques », en ses fictions aussi « intimes », que, parfois, « géo-historiques », de « décompartimentage » des terres, des surfaces, des référents, des images, jouant sur leurs déterminations stables et instables, de leurs échos, contacts, transferts, à se partager le même espace. L'image étant une « synthèse » de fiction, de « déploiement » géographique. Des formes de l'échange et de conflit. De diversité des rythmes.

La « fiction géographique » mise en regard avec le « réel » de sa fiction, en posant ou questionnant plutôt l'existence d'un « syncrétisme fictionnel » dans la « géo-graphie » même des images à partir de strates, de sources d'un brouillage référentiel.

La « fiction géographique » relève du prédicat où l'espace est « discontinu », où chaque espace articule et revisite un « topos » et une « chôra », à faire disparaître tout axe de symétrie.

Force est de constater que les influences sont variées, composites, et qu'il s'opère comme un « kaléidoscope géographique ». Il ne s'agit pas de conceptualiser des rapports, lieux, sujet, fiction, mais d'en faire éprouver les sensations, les « témoins indicels », là où l'espace dans l'image articule les « rapports spatio-temporels » qui ne sont pas naturellement mis en évidence par le « topos » du lieu considéré.

Y aurait-il donc un principe « organisateur » de la « fiction géographique » ? Il paraît risqué de répondre à cette question sans s'en poser au préalable d'autres, entre récit, fiction, image.

Ce « syncrétisme » de la « fiction géographique » permet ainsi plusieurs orientations liées à l'imaginaire géographique. Ainsi, pourrions-nous évoquer ces deux aspects, géo-critique, géo-poétique, sans en rabattre les enjeux sur le cadre par trop « ortho-doxique » du récit, mais de la fiction d'image.

De la confluence « transparençante » des images, n'existe-t-il pas un « Orient » de l'image, de la couleur particulièrement, celui à se lever à « l'horizon mental » de l'artiste, hors de l'histoire, de son simple récit, mais toujours près des « mythes » fondateurs de l'image, un « Orient » qui se souviendrait des origines, des forces primitives, et non des formes qui en furent la conséquence.

Frédéric Khodja n'oublie cependant pas « d'enfreindre » l'image pour que son absence s'étende et se reflète en sa « fiction ». Par ces « fictions géographiques », il pourrait presque dire : « je viens de l'écriture des images ». Non pas de l'écriture. Mais de l'écriture des images. En ce double processus « d'immersion », et de rendre « intelligible » ou

sensible, le « désastre » des sources, ou la source des « désastres ». A reprendre la célèbre pensée de Kafka, « non pas sortir hors du rang » des images, mais entre les images, à s'en faire le destinataire. Faire voir dans le fil de ces « fictions géographiques », la baignade des images, « l'atlas » intime des territoires de l'invention.

On y retiendra parmi tant d'autres possibilités, la coexistence et la synthèse de ces « images » qui donnent toute consistance à « l'espace » de ces « fictions géographiques », des « fantômes vestiges » qui battent comme réanimés une campagne sensible, ces « espèces d'espaces » d'adjonctions brumeuses, à la périphérie d'un abandon, dans leurs perspectives nouvelles.

La « fiction géographique » pour établir des échelles de comparaisons internes qui doublent l'espace conjectural de l'image. Elle ne fait pas que voyager d'une image savante vers une image profane (et son retour), elle se voit aussi vouée à « l'ouvert » des passages et des mutations dans leurs entreprises de lisibilités.

La « fiction géographique » serait là aussi, d'une certaine manière, pour « dépayser » l'idée d'une « métaphysique » de l'image, de son plan « merveilleux », traditionnellement solidaire du mythe et de la religion. Une forme plus accomplie de dépaysement de l'insolite, de l'inattendu, et de l'étrange. Ce ne serait ainsi plus l'ordre de la séparation entre l'image « réelle » et l'image « possible », puisque la fiction l'intègre, la synthétise, en une « réhabilitation » de la fiction géographique comme « vie de l'image ». « L'arrière-monde » n'étant plus mystique ou magique, puisqu'il est dans l'image, sa progression dans la fiction géographique. « L'arrière monde » dans la vie même de l'image.

Ce n'est pas que l'image se dissout dans la « fiction géographique », à s'y faire lire autrement, ce serait davantage que la « fiction géographique » lui permet d'autres perspectives à demi parcourues, enfouies, qui tendaient à s'effriter, d'autres naissances dans le rapport même de l'image, de se perdre de plus en plus. Au risque de ne pouvoir emplir le vide qui se crée. Faire descendre « l'escalier » de la fiction en soi, le « sans-fin » d'une géographie.

La « poussière » du temps comme « dépôts » non fossilisés dans l'image susurre de rester au « ralenti », d'envisager cette « fiction géographique » comme une compagnie, un fantôme bien vivant qui pourrait s'ouvrir à la possibilité d'un « agencement » narratif, d'un récit discontinu des « espaces fragiles ».

S'il peut y avoir « fixation », le mouvement n'est jamais aboli, puisqu'il y a toujours ce « flottement », ce « tremblement » imperceptible entre les images, hors de leur orbite, divaguant presque sans direction et sans ordre, à rendre toute prévision dérisoire. Ce n'est pas la dissemblance qui est visée mais le mouvement interne qui ébauche la « fiction géographique » dans la synthèse de ses relevés mémoriels, topo-graphiques, et topo-fictifs.

Demeure une question qui traverse l'œuvre de F. Khodja : avons-nous inventé l'image, ou l'image nous a-t-elle inventé dans le seul but de faire tomber nos « corps-regards » dans les « fictions géographiques » ?

(...)

Sébastien Ecorce. (2024).

S. Ecorce, professeur de neurobiologie, Pitié Salpêtrière, co-responsable de la plateforme de financement de projets, bricoleurs de mots (poésie, critique), créateur graphique, pianiste. Publication de livres d'artistes avec les artistes Dado, Duvilier, Benrath, Barcelo, Alechinsky (ex. libris). Publication aux éditions Publie.net de « Lignes », (Michèle Dujardin, Sébastien Ecorce), de « Laborintus Vox » (chez Eeeoys éditions). Publication en diverses revues papiers ou numériques (Sitaudis, Poezibao, Diacritik, Libr-critique, le Passe-Muraille etc).